

FEUILLETON DU "CANADA."

LE PIEGE

DEUXIEME PARTIE

REPROUVEE

I
(Suite)

Lorsque l'on sut à Garches, que les armées ennemies s'avançaient vers Paris, la plupart des jeunes gens que n'avaient pas atteints les lois militaires partaient les uns dans l'armée active, les autres dans les compagnies franches qui se formaient de tous les côtés, dans tous les alentours de la capitale. Gauthier s'était engagé des premiers, dans un bataillon de francs-tireurs qui opéraient aux alentours et qui souvent vers Ruil et la Malmaison, inquiétaient les avant-postes des Allemands.

Pascal et Henri Doriat avaient été rachetés jadis par leur père qui avait fourni des remplaçants et ne faisant point partie de la garde mobile, ils n'auraient pu rester à Garches et y attendre la fin de la tempête.

Un instant ils y avaient songé.

Non qu'ils fussent lâches... ils étaient prêts à verser leur sang pour la patrie... grands robustes, c'étaient deux beaux gars qui eussent fait de magnifiques soldats.

Mais s'ils hésitèrent, ce fut parce qu'ils craignaient d'abandonner leur mère au milieu de son cruel chagrin, en proie au désespoir mortel que lui causait la condamnation du père. Que de viendrait-elle, toute seule, parmi les Allemands qui occupaient Garches ?

Et ils virent partir les autres les larmes aux yeux.

Marie Doriat n'avait pas tardé à comprendre leur silence, leur tristesse.

— Mes enfants, leur dit-elle un jour dans le deuil que nous traversons, moi je ne compte pas... Il faut faire votre devoir.

— Que deviendras-tu, si nous partons ?

— Ce que Dieu voudra... Le lendemain même ils avaient quitté Garches.

Mais en embrassant leur mère et Lucienne, ils dirent :

— Nous n'allons pas loin et nous vous verrons toutes les deux.

— Ce serait vous exposer à des dangers inutiles... Oubliez votre mère, mes enfants, pour ne penser qu'à celle à qui vous devez votre vie, à la France...

— Ce sera pour servir la France, mère, que d'essayer de te revoir, car nous ne partirons jamais de Garches sans remporter sur l'ennemi des renseignements précieux pour les assiégés.

— Prenez garde, mes enfants prenez garde.

Etre prudent, ce n'est pas être lâche... Compte sur nous...

— Adieu donc et que Dieu vous protège !

— Adieu, mère, nous allons rejoindre Gauthier. S'il a eu dépit de ce qu'il prétend, des doutes sur la culpabilité de notre père, il verra du moins que les fils sont braves et ne ménagent pas leur peau.

Les jours s'étaient passés. Marie Doriat n'avait pas revu ses fils. L'investissement était complet. Les Prussiens encombraient les alentours. Rarement les maisons du village étaient libres. Parfois cependant, il y avait une sorte de remous dans l'armée d'invasion. Le village se vidait pendant quelques jours les Prussiens en sortaient pour camper en avant ou en arrière ou pour se porter plus loin, où grondait la fusillade.

Un de ces soirs-là, justement,

vers dix heures, Marie Doriat n'était pas couchée. Elle avait logé chez elle une dizaine de soldats, en ces derniers temps. Ils étaient partis le matin et n'étaient point encore rentrés.

Marie Doriat était seule.

Lucienne n'était pas là. Où était-elle ? Depuis sept heures, elle avait disparu de la maison sans éveiller les soupçons de Marie. C'est ainsi qu'elle faisait tous les soirs. Marie Doriat avait beau la surveiller, elle finissait toujours par tromper sa surveillance. Quand elle rentrait furtivement, elle trouvait sa mère qui la regardait d'un oeil sévère, mais sans plus rien lui dire. Elle n'avait pas ajouté un mot à la conversation que nous avons rapportée. Mais l'orage grondait en son cœur froissé, qui se croyait méconnu. Il allait éclater ce soir-là.

Vers dix heures, Marie Doriat entendit frapper à la porte.

Elle alla ouvrir. Peut-être était-ce Lucienne ?

Ce n'était pas elle, mais un mendiant, appuyé sur un bâton, courbé, déguenillé et tendit la main.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dit-il.

— Ce n'est pas une heure pour mendier mon brave homme, dit Marie Doriat, en lui donnant quand même quelques sous.

Le mendiant ne les prit pas ; il garda dans les siennes la main restée tendue vers lui.

— Pas un mot trop haut ! Pas un cri ! dit-il à voix basse... mère, c'est moi, Pascal...

— Pascal !

— Tais-toi, je t'en supplie, ou tu me perds... as-tu des Prussiens chez toi ?

— Non, pour le moment... mais ils vont revenir sans doute.

— C'est bien. Je puis entrer et j'aurai toujours le temps de te serrer dans mes bras...

Il resta une seconde sur le bas de la porte, siffla doucement et pourtant d'une façon distincte ; l'air :

L'as-tu vue,

La casquette,

La casquette,

L'as-tu vue,

La casquette au Père Bugaut !

Si tu l'as pas vue,

La voilà...

Il n'eut pas le temps d'achever la marche fameuse. Deux hommes semblèrent sortir des ténèbres et s'approchèrent de lui.

— Henri et Gauthier ! murmura Marie Doriat toute tremblante ; oh ! mes enfants, quelle folie ! A quel danger vous vous exposez ! Si vous étiez reconnus, savez-vous que l'on vous traiterait comme espions et que vous seriez fusillés ?

— Bast ! dit Pascal, on ne meurt qu'une fois.

Le mot lâché, il s'en repentait au regard douloureux que lui adressa sa mère. Quand on est seul dans la vie, on ne meurt qu'une fois. N'est-ce pas mourir doublement, lorsqu'on laisse une affection derrière soi ?

— Pardon, maman ! dit le brave garçon.

— Entrez, dit-elle, entrez vite, pendant qu'il n'y a personne dans la rue... Et vous n'allez pas rester longtemps, je suppose ?

Elle referma soigneusement la porte.

Elle ouvrit ses bras. Pascal et Henri s'y précipitèrent. Elle les couvrit de baisers.

Puis soudain, le visage baigné de larmes et se tournant vers Gauthier Bourrelle qui n'avait pas encore rien dit :

— Vous nous aimez donc toujours un peu, Gauthier ?

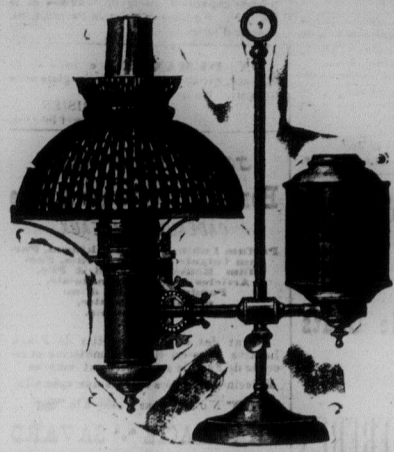
— Et pourquoi ne vous aimerais-je pas, fit-il avec chaleur... Ne l'ai-je pas dit bien des fois ? Je crois à l'innocence de Doriat... Si je n'y croyais, je ne serai pas ici...

— Et vous permettez que je vous embrasse ?

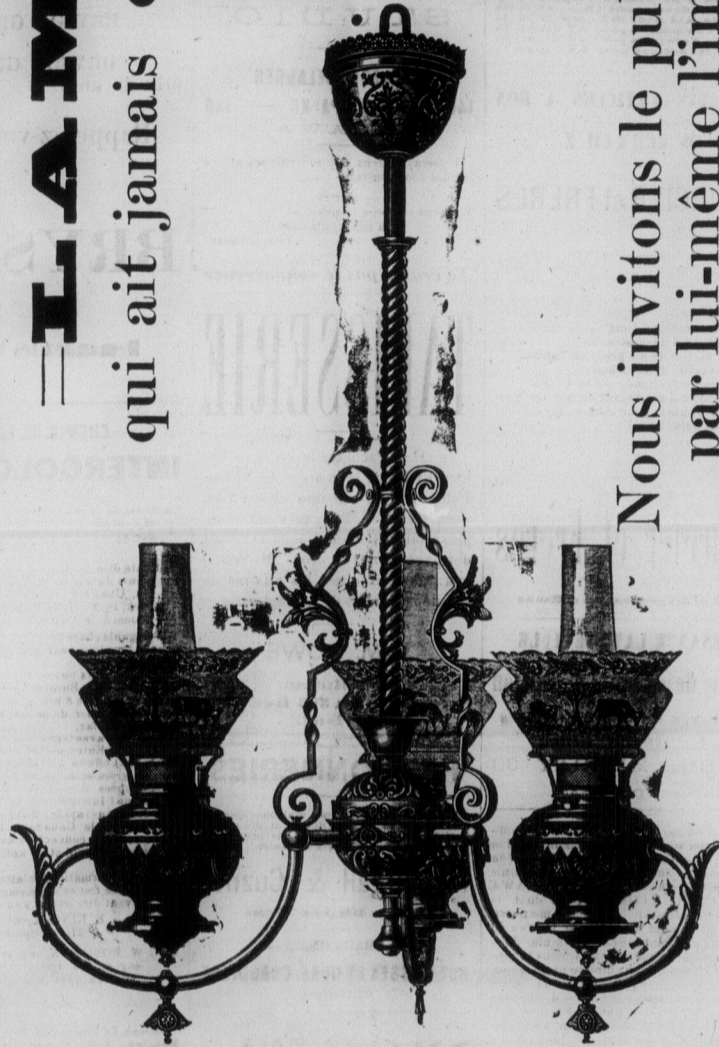
— De tout mon cœur... et comme vos autres enfants...

A continuer.

LA PLUS GRANDE VENTE DE
LAMPES
qui ait jamais eu lieu à Ottawa.



63 RUE SPARKS



C.S. SHAW & Co.



Nous recevons
tous les jours
de magnifiques
présents pour
Noël et le jour
de l'An.

Nos prix sont
tellement réduits que nous
n'osons pas les
publier ; que
toute personne
ayant besoin
de lampes vien
ne nous voir.

BEAUDET & DESJARDINS
COIN DES RUES BAY et FLORENCE, OTTAWA
MANUFACTURIERS DE
Cadres, d'ouvertures, Portes, Jalousies, Moulures, Bois pour plan Bois à lambriser, Meubles, etc., etc.
Bois de charpente préparé constamment en mains.
Les meilleurs Machines améliorées sont en usages dans notre établissement
Ou rago de première Classe garanti. Communication télé-phoniques.
BUREAU A LA VILLE :
No. 26 RUE SPARKS. RUSSELL HOUSE

VENTE POUR CAUSE DE DEMENAGEMENT.
HARRIS & CAMPBELL
Manufacturiers et Importateurs de Meubles

Appellent l'attention de leurs nombreux clients et le public en général sur la
Grande Vente pour cause de Déménagement
Qui aura lieu avant qu'ils transportent leur entrepôt au
COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN

LE 1er NOVEMBRE.
Le plus Beau et le plus Vaste Entrepôt de Meubles
Est maintenant vendu à une
REELLE REDUCTION DE 10 POUR CENT

(Argent comptant.)
Par cette ancienne et honorable Maison d'Ottawa.
LES MEILLEURS ARTICLES. LES PLUS BAS PRIX. SATISFACTION A TOUS

Tous sont invités à venir nous voir et seront les bienvenus.
HARRIS & CAMPBELL,
RUE O'CONNOR. (Pres la Rue Sparks.)

AVIS! Le meilleur endroit à Ottawa pour acheter des Patins et autres articles en fait de quincaillerie et ferronnerie, c'est
Chez THOS. BIRKETT, 115 Rue Rideau
P.S.—1,000 paires de Patins de tous prix et de toutes les grandeurs ; 1,000 Clochettes pour Skis, Ventes et voyez par vous-mêmes.

MANUFACTURE DE VOITURES
ROYALE
S. LEVEILLE
PROPRIETAIRE

Nous désirons informer le public que nous avons fait l'acquisition du dépôt d'affaires de S. D. THOMPSON, dans la branche de Carrosserie, plus spécialement Voitures de ville, Sulkys, etc. Etant arrivant de Chicago et des autres villes américaines nous avons une grande connaissance dans nos arts, nous sommes en mesure de garantir le meilleur travail. Nos ouvriers sont tous des plus habiles et travaillant sous notre surveillance ; les matériaux employés sont les meilleurs que l'on puisse se procurer et nos prix très bas. Attention spéciale et prompt à toutes commandes, tel est le système que nous mettons en pratique dans toutes les branches de réparations.

56 RUE DALY - - 19 ET 21 RUE STEWART
COMPAGNIE MANUFACTURIERE DE
E. B. EDDY
(LIMITÉE)
ETABLIE EN L'ANNEE 1854. INCORPORÉE EN L'ANNEE 1883
HULL, P.Q.
MANUFACTURIERS et MARCHANDS en GROS

Bois de Charpente, Portes
(Chassis, Jalousies, Moulures, Ouvrages de Maisons, Etc.
Seaux, Baquets, Planches à Laver, Boîtes et Caisses d'Emballage.
ALLUMETTES, "TELEGRAPHE" de Première Qualité.
16-1-88

GRANDE VARIETE
— — —
CHAPEAUX
FRANCAIS
ANGLAIS, AMERICAINS,
CANADIENS, Etc.
— — —
JOSEPH COTE
114 RUE RIDEAU, OTTAWA.

SALLE DE VARIETES
Secrétaire, Bibliothèque, Chaises bergères, Chaises d'étude
Chaises en cuir, Les éléments de cuisine, de chambre à coucher, Salle à manger, etc., etc. de seconde main,
Telles que miroirs et rideaux, rideaux et poires,
Miroirs, enfin tout ce qu'il faut pour meubler une maison.
582 & 584 RUE SUSSEX, JOSEPH BOYDEN
N.B. — P. de toutes sortes